

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'effet Moutier

Francine Bordeleau

Numéro 96, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (1999). L'effet Moutier. *Lettres québécoises*, (96), 7–9.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'effet Moutier

Véritablement révélé en 1997 avec *Risible et noir*, son deuxième livre, Maxime-Olivier Moutier a acquis une belle notoriété grâce à *Marie-Hélène au mois de mars*, publié à l'automne de 1998. Après ce « roman d'amour » très autobiographique, son *Lettres à mademoiselle Brochu*, sorti juste avant le Salon du livre de Montréal en novembre dernier, confirme ce que, déjà, on avait pressenti : Maxime-Olivier Moutier est l'un des plus brillants représentants de la nouvelle génération d'écrivains québécois.

ENTREVUE
Francine Bordeleau

CET AUTOMNE DE 1999, C'EST UN PEU BEAUCOUP SON AUTOMNE. Une saison de grande visibilité. Le voilà par exemple, depuis septembre, à *Jamais sans mon livre*, l'émission littéraire de la Société Radio-Canada dont il est le coanimateur avec Marie-Louise Arsenault et Sylvain Houde. L'écrivain n'a rien sollicité. « Christiane Charrette et Monique Gignac sont venues me chercher », souligne-t-il. Les deux productrices de l'émission ont eu envie que la littérature soit abordée, sous tous ses angles et ses multiples facettes, par une équipe jeune,

par une équipe qui « brasserait la cage de l'écrit ». L'un des membres du trio s'appelle Maxime-Olivier Moutier, donc. C'est presque un événement, tant on n'a pas l'habitude de voir des écrivains animer une émission de télé, même littéraire. Et a fortiori quelqu'un comme Moutier, qui a jusqu'à maintenant affiché la volonté de ne pas entrer dans le rang. À vingt-huit ans, Maxime-Olivier Moutier est l'écrivain

québécois qui monte. L'incontestable révélation de la fin de la décennie. Ce sont d'abord de jeunes critiques – faut-il s'en étonner ? – qui ont attiré l'attention sur l'œuvre et en ont reconnu la puissance : Stanley Péan dans les pages d'*Ici*, Sylvain Houde dans *Voir*. Aujourd'hui, Moutier est devenu, peut-être malgré lui, une manière d'emblème. Son style délinquant, son ton provocant sont appuyés par un indéniable talent ; aussi occupe-t-il une place qui ne se résume pas à celle du jeune de service. Il y a un effet Moutier, perceptible dès *Potence Machine*, son premier livre (des récits publiés en 1996 chez Triptyque), et force est de reconnaître que cette écriture marque une petite révolution dans une littérature devenue surtout l'affaire des plus de quarante ans et des professeurs d'université.

Marie-Hélène au mois de mars et *Risible et noir*, presque best-sellers, ont été récemment réédités en format de poche. Mais davantage

que la résurrection de ces deux livres, et davantage que l'installation dans les studios de la SRC, le grand événement automnal de l'écrivain consiste bien sûr en la parution toute fraîche des *Lettres à mademoiselle Brochu*. Pour plusieurs auteurs, le quatrième titre constitue un tournant dans l'œuvre, voire une étape décisive.

Mademoiselle Brochu est tout à fait différent des trois autres livres, assure Moutier. D'ailleurs je ne veux ni ne peux écrire toujours la même chose : ça va me tuer.

Il affirme être maintenant à mille lieues de *Marie-Hélène au mois de mars*, un récit autobiographique qui a rallié la critique et le public. À preuve cette fameuse figure féminine, qui jusqu'à présent habitait l'œuvre, n'est plus évoquée ici que comme un clin d'œil complice avec le lecteur. « On ne sait plus trop à quoi ressemble cette Marie-Hélène. Aucune information nouvelle. C'était il y a longtemps. Dans une autre dimension. Dans une galaxie lointaine, très lointaine », pourra-t-on lire à la fin des *Lettres*. Première rupture, aussi évidente que substantielle. « Il faut aller plus loin chaque fois », dit Moutier, et son dernier roman, aussi inclassable que désarçonnant, en fait l'éclatante démonstration.

Les beaux risques de la création

Il reste que d'un livre à l'autre – jusques et y compris *Lettres à mademoiselle Brochu* –, Moutier raconte sa vie en respectant totalement, semble-t-il, le pacte autobiographique (identité de l'auteur, du narrateur et du personnage). Afin qu'on ne s'y trompe pas, l'écrivain prend même la peine de préciser, dans une note liminaire à *Marie-Hélène au mois de mars*, texte dont les deux tiers ont été écrits à l'hôpital après une tentative de suicide : « Sur du papier, je n'aurai fait que mettre les mots qui me venaient ; les mots d'une histoire qui a fait ma vie. » Mais il ajoute tout de go : « [...] c'est de la fiction. C'est de l'écriture. » De surcroît le livre est sous-titré *roman d'amour*. Est-ce là ambiguïté, confusion générique ou ruse d'auteur ?

Je ne peux pas parler d'autre chose que de moi, je ne peux que partir de moi, dit aujourd'hui Moutier. Je ne savais trop comment nommer ce que je faisais. Je viens de découvrir, en montant un dossier sur l'écrivain Christophe Donner, que mes textes relevaient de l'autofiction.



Toutefois, il prend la peine d'insister :

Mes livres sont des entreprises formelles, il faut que ce soit du discours. Je veux inventer une écriture ; 80 % de mon travail consiste à me demander comment je vais écrire, et non ce que je vais écrire.

Ces préoccupations d'ordre formel ne devraient guère surprendre, Maxime-Olivier Moutier ayant étudié en littérature à l'Université de Sherbrooke (*Marie-Hélène* relate plusieurs épisodes de cette période universitaire).

« J'ai abouti là tout simplement parce que j'étais bon en français. » Il faut cependant souligner qu'avec un père peintre, Maxime-Olivier a baigné dès l'enfance dans le monde des arts et de la culture. Il se met à écrire, à la faveur d'un atelier de création littéraire, des textes qui constituent l'ébauche de *Potence Machine*. Baccalauréat, puis début de maîtrise. L'étudiant désire mettre en rapport « le risque et l'écriture », mais ne trouvera aucun prof pour le suivre sur cette voie.



J'ai voulu essayer des choses inédites, mais on ne m'a pas laissé faire. J'en ai conclu que la création est l'antithèse de l'université et que les universitaires ne prennent pas de risques.

Sur l'université – qui n'a pas compris qu'un bon livre, « on le sent d'abord avec son cœur, avec ses tripes » –, sur l'institution, sur la littérature (québécoise), Moutier pose un regard acerbe et dénué de complaisance.

La littérature, contrairement aux autres domaines, n'avance pas beaucoup : c'est mou, ça manque d'audace. Même les jeunes écrivains, pour la plupart, écrivent comme il faut écrire, d'une façon bien polie, platement. Et mon idée, c'est que si un livre ne pogne pas, c'est justement parce qu'il est plate. Moi, j'écris pour la masse – un mot qui, dans mon esprit, ne revêt aucune connotation péjorative.

Moutier se définit comme un artiste et un anticonformiste.

J'ai besoin de créer quelque chose de neuf et j'écris pour déjouer les conventions, en prenant des risques. L'écriture m'apparaît fondamentalement comme un espace de liberté, et *Lettres à mademoiselle Brochu* est une prise de liberté. Peut-être est-ce prétentieux que de vouloir être libre à vingt-cinq ou vingt-huit ans, mais c'est ce que je revendique.

Fragments d'un discours amoureux

Qu'il s'agisse de la littérature, de la société en général ou des événements de sa propre existence, Maxime-Olivier Moutier n'est pas homme à s'exprimer avec précaution, à user de diplomatie pour épargner les

susceptibilités. On le constatera encore dans *Les lettres*, roman épistolaire à une voix – puisqu'on n'y entend que le narrateur –, lui aussi coiffé d'un avant-propos par lequel l'auteur circonscrit son projet : « J'avais décidé de mettre en acte une vieille idée que je traînais depuis loin dans l'enfance. Celle de prendre une femme pour lui faire entendre tout ce que je me devais de faire entendre dans la vie. » À cette femme, nommée ici Valentine Brochu, Moutier enverra réellement plusieurs missives enflammées, échelonnées de décembre 1996 à mars 1997. Elle ne lui répondra qu'une seule fois.

Au sein de la production actuelle, *Lettres à mademoiselle Brochu* étonne et détonne, et Moutier n'est pas sans s'inquiéter quelque peu de la compréhension qu'on aura de ce livre sous-titré *Éléments pour une nouvelle esthétique de la crise amoureuse*. « C'est peut-être un livre naïf, mais je veux être naïf. Il s'agit d'un discours amoureux délirant qui comporte une critique sociale. J'y parle en somme de la vie », résume l'écrivain.

C'est à l'époque où il était intervenant psychosocial que Moutier a rédigé ces lettres destinées à une femme qu'à tout prendre il ne connaissait pas – à une femme imaginée, en quelque sorte – et dont il avait décidé de tomber amoureux. Petite tricherie avec l'autobiographie pure : le narrateur n'est pas intervenant mais garagiste, un métier qu'a cependant exercé l'écrivain pendant trois ans. « Les propos que tient mon personnage, les conversations qu'il a avec ses collègues sont rigoureusement vrais, je rapporte ce que j'ai entendu. »

Mais où commence, où s'arrête la notion de personnage, dans cette autofiction constituée de lettres qui ont « été beaucoup retravaillées, réécrites » ? Moutier a voulu donner « un total accès à l'imaginaire du narrateur ». Autant dire à son propre imaginaire puisque, assure-t-il, « je n'ai aucune résistance à jouer avec ce qui se passe dans mon inconscient. Et avec les *Lettres*, je suis allé au bout de ma pensée, au bout de moi-même, sans aucune censure. »

Maxime-Olivier Moutier n'écrit jamais qu'en état d'urgence. Qu'en état de péril amoureux. Il écrit vite, se targue d'être « spontané » et estime qu'il « importe davantage de faire vrai que de faire roman. » Amorcé en 1995, pendant l'internement à l'aile psychiatrique de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke, *Marie-Hélène au mois de mars* a toutefois été achevé près de trois ans plus tard, en 1998. Et chacune des *Lettres à mademoiselle Brochu* a été « reconstruite » dans un souci de lisibilité. Lancée dans l'urgence, oui, sans doute, la matière autobiographique des livres de Moutier n'en est pas moins soumise à l'épreuve de la littérature, transformée en œuvre littéraire. C'est donc de l'écriture, en effet.

Cette matière autobiographique qui devient littérature provient, souligne l'écrivain, de « tout cela qui me dérange. Il me semble être dans une perpétuelle instabilité psychique : la vie n'a pas de sens, je me dis mille fois par jour que je me trompe, et c'est là-dedans que je crée. »



Les *Lettres*, « livre romantique et moderne qui mélange le songe, le fantasme et l'amour » – du *romantic gore*, pour reprendre l'expression de son auteur –, est un troublant témoignage de cette perte de sens ressentie par Moutier. À Valentine Brochu, objet de son incoercible passion, ce garagiste grand lecteur de Nicole Brossard (!) assène les déclarations les plus excessives : il l'attendra dix ans, dix mille ans, l'épousera, lui offrira la lune et des montagnes, réinventera avec elle la sexualité et le plaisir... Il extravague, s'égare en promesses fantaisistes et en rêveries illusoire, poursuit un incroyable monologue. « J'écrivais tout seul à une fille qui n'était pas elle, et c'est probablement ce qu'elle-même se disait », récapitule Moutier. Valentine Brochu est la destinataire irréaliste d'un amour fou, l'exutoire par lequel s'épanche le narrateur avec sa passion extrême, son désespoir, sa ténacité et sa rage. M^{lle} Brochu ne répond pas et sans doute qu'en son for intérieur le narrateur, « un personnage mêlé, dérangé mais, au fond, très réaliste », ne demandait rien d'autre qu'une correspondance à sens unique.

Les fantasmés du mâle

Ce narrateur, qui ici s'exprime sans détour et sans complexe, risque de susciter une certaine polémique, croit Moutier. On imaginait l'écrivain volontiers frondeur, et peut-être émoustillé par une possible controverse. Or, celui-ci semble aujourd'hui se demander si le livre ne va pas un peu trop loin.

Il faut dire que *Lettres* met à nu la psyché masculine avec une crudité et une vérocité dont on n'a plus guère l'habitude. Le narrateur est par exemple grand amateur de films pornos triple x – « À une certaine époque, je me suis beaucoup intéressé aux films de cul », précise Moutier – et propose une véritable typologie du genre. Adoptant le ton du critique sérieux, il commente la qualité des productions ainsi que le talent des réalisateurs et des interprètes. Meilleur acteur ? Rocco Siffredi, « fondateur d'un style bien à lui, où toutes les limites se sont vues repoussées d'un cran », nous informe le narrateur. Les actrices et les réalisatrices ne sont pas oubliées. Mais loin d'apparaître comme les habituelles victimes de l'industrie du sexe, les femmes en deviennent des sujets lucides et volontaires.

Avec la porno, c'est facile : tu regardes les gens baiser au lieu de baiser toi-même. J'ai amené ça dans le personnage du livre parce que je voulais montrer que tous les hommes sont habités par l'idée de la facilité. En même temps, je trouvais assez amusant d'élaborer un discours sérieux sur un genre aussi déconsidéré,

explique Moutier.

Mais ce discours sur la porno conduit surtout l'écrivain à révéler comment l'homme conçoit l'érotisme et les relations avec les femmes.

D'une certaine façon, je parle au nom du jeune mâle québécois aux prises avec la sexualité, l'amour, les femmes. J'estime que nous devons aujourd'hui nous situer dans un monde où les rôles sont à redéfinir. Les femmes font leur

place en diminuant les hommes. Il se trouve que je prends la part de l'homme québécois à qui on ne cesse de dire qu'il est un minable, un insignifiant, et qui a acquis une piètre image de lui-même. Moi, je me tiens debout, j'oserais même dire que je suis macho. J'aime être un homme, j'ai le goût d'être un homme, alors que les hommes n'osent plus être des hommes.

Dans *Lettres à mademoiselle Brochu*, Maxime-Olivier Moutier redonne donc une voix au masculin, à ce masculin que, selon lui, on n'entend plus guère.

Je ne peux définir ce livre autrement que comme un fouillis qui aborde le monde contemporain en général, et dans un esprit critique, mais où les questions sur l'amour, sur l'homme et la femme demeurent prépondérantes. J'y parle du couple qui ne marche plus, de l'infidélité... Plusieurs gars ne disent plus rien là-dessus parce qu'ils sont orgueilleux. J'ai en quelque sorte voulu rompre le silence des gars.

Moutier rompt le silence, et deux fois plutôt qu'une. Par le biais, d'abord, de ce roman qui met en scène un « personnage aux idées nouvelles ». Ensuite avec un recueil de brefs essais, *Pour une éthique urbaine*, qui paraîtra à l'automne de 2000 mais dont on peut déjà lire des extraits sur Internet (sur le site de « Refuge global »). Tout comme les *Lettres*, le cinquième livre de Moutier sera publié aux Éditions de l'Effet pourpre, une maison que vient de fonder François Couture. Ce dernier était auparavant chez Triptyque, c'est lui qui avait découvert Maxime-Olivier Moutier, et le jeune écrivain a suivi son directeur littéraire. L'Effet pourpre entend publier des textes qui cognent – des textes écrits à l'encre rouge – et *Lettres à mademoiselle Brochu* s'inscrit tout à fait, à n'en pas douter, dans cet esprit subversif.

Car l'écriture de Maxime-Olivier Moutier relève de la subversion. Et de la nécessité. « Sans l'écriture, peut-être que je ne serais plus en vie », dit-il. En même temps, il imagine très bien qu'il pourrait cesser d'écrire.

Je ne veux être pris dans rien et je n'ai pas de contrat avec l'écriture. D'ailleurs, ça n'est pas le métier idéal : on est tout seul. L'écriture est venue répondre à un besoin, mais je pourrais passer à autre chose. Tellement de domaines me passionnent : la mode, par exemple. Je m'intéresse à tout ce qui est nouveau.

Bibliographie

Potence Machine, Montréal, Triptyque, 1996 (Format poche, 1999).

Risible et noir, Montréal, Triptyque, 1997.

Marie-Hélène au mois de mars. Roman d'amour, Montréal, Triptyque, 1998 (Format poche, 1999).

Lettres à mademoiselle Brochu. Éléments pour une nouvelle esthétique de la crise amoureuse, Montréal, L'Effet pourpre, 1999.

